Document generated on 10/12/2024 5:40 a.m.

Études littéraires

Erich Auerbach, *Mimésis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, traduit de l'allemand par Cornélius Heim, Paris, Gallimard, 1968, 559 p.

Roland Bourneuf

Volume 2, Number 3, décembre 1969

André Gide

URI: https://id.erudit.org/iderudit/500105ar
DOI: https://doi.org/10.7202/500105ar

See table of contents

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)
1708-9069 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bourneuf, R. (1969). Review of [Erich Auerbach, *Mimésis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, traduit de l'allemand par Cornélius Heim, Paris, Gallimard, 1968, 559 p.] *Études littéraires*, *2*(3), 381–383. https://doi.org/10.7202/500105ar

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Erich AUERBACH, **Mimésis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale,** traduit de l'allemand par Cornélius Heim, Paris, Gallimard, 1968, 559 p.

Ce livre partout cité en Suisse, en Allemagne, aux États-Unis aura mis vingt ans à percer le silence français : le voici donc enfin traduit, et excellemment. Ne rouvrons pas le procès de la recherche littéraire dans l'Université de France pour qui toute tentative méthodologique faite hors des frontières est, ou du moins a été longtemps considérée comme nulle et non avenue. Un linguiste nourri dans le sérail comme Georges Mounin a déjà déploré que ses collègues se privent des travaux d'Hatzfeld, Spitzer, Riffatterre et, jusqu'à une date récente, des formalistes russes. À ces noms, nous pourrions adjoindre en ce qui touche plus particulièrement l'étude de la prose narrative ceux de Henry James, Lubbock, Mendilow, W. C. Booth et bien d'autres. *Mimésis,* publié en 1946, risquait de ne plus être qu'un document historique, un classique respecté et dépassé. Il nous arrive avec sa force intacte.

On sait dans quelles conditions difficiles Auerbach a mené cette enquête sur « la représentation de la réalité dans la littérature occidentale », à Istambul où il fuyait les nazis, privé de bonnes éditions et des sources de références. Mais peut-être en définitive est-ce une chance qu'il n'ait pas eu à sa disposition tous les documents nécessaires : Auerbach s'est vu contraint à un face-à-face avec le texte nu qui constitue l'essentiel de sa méthode. Certes il avait pour lui sa vaste érudition, des lectures dont la diversité étonne encore, son intelligence exceptionnelle des langues — seul le domaine slave échappe à ses investigations —, mais le meilleur de son essai et, à coup sûr, le plus original et le plus convaincant réside dans ce qu'il tire du texte. Il n'a pas tenté l'impossible, une histoire du réalisme occidental (il effleure à peine Diderot, les romanciers anglais des XVIIIe et XIXe siècles, Joyce), mais prélevé des échantillons dans un tuf épais dont les premières couches remontent à trois mille ans.

Dès la première analyse — une des plus belles —, Auerbach établit ses perspectives : à partir de deux textes narratifs tirés d'Homère et de la Genèse, il montre comment un mode de représentation littéraire renvoie à des structures de pensée et à des valeurs morales. Traduire les « rapports au monde », tel est le problème fondamental dont Auerbach suit les avatars, à commencer par l'Antiquité, de Pétrone à Ammien Marcellin ou saint Augustin. Il montre comment le christianisme fait éclater les distinctions rhétoriques des genres et des styles léguées par l'Antiquité, comment par delà le Moyen Âge elles reparaissent, plus intangibles, au XVIIe siècle, puis comment s'assimilent peu à peu à la littérature narrative les forces historiques. Au Moyen Âge, et il aurait pu le faire pour d'autres époques, il dégage le double mouvement contradictoire et complémentaire du rapprochement (*Adam et Ève*) ou d'éloignement du réel (le roman courtois). Par ces analyses nous retrouvons une fraîcheur à des œuvres trop bien défendues par les gloses critiques et l'on a la surprise de retrouver par exemple dans *la Chanson de Roland* un procédé de réitération curieusement proche du roman contemporain. Ce n'est pas le moindre mérite d'Auerbach que de nous faire toucher du doigt, par quelques citations prises souvent au hasard, pourquoi des œuvres tenues pour des chefs-d'œuvre en sont vraiment. Ainsi, avec *la Divine Comédie,* Dante prend une distance considérable par rapport à l'Antiquité et, en intégrant l'horrible au style élevé, il opère une révolution

d'une puissante nouveauté. Suivant l'ordre chronologique des œuvres, chaque étude est centrée sur une notion développée patiemment, non parfois sans quelques redites : l'apparition d'un réalisme aux couleurs violentes (« l'Arrestation de Pierre Valvomère »), le bas conçu vers le sublime (« Adam et Ève »), l'esthétique de Rabelais où rien n'est incompatible (« le Monde que renferme la bouche de Pantagruel »), la solidarité de toutes les parties du monde shakespearien (« le Prince fatigué »).

La réflexion d'Auerbach trouve son amorce dans une simple particularité de syntaxe : d'une conjonction ou d'un relatif, il reconstitue tout un monde culturel avec ses préjugés, ses modes de pensée, sa couleur. S'il possède à un haut degré le sens philologique, Auerbach le double d'un sens de la perspective historique d'une grande justesse. La notion fondamentale de niveau stylistique lui permet de juger à quelle profondeur dans l'enracinement culturel atteint l'idée exprimée. Que ce soit pour un écrivain de la féodalité finissante comme La Sale ou pour Saint-Simon dont quelques portraits lui fournissent des modèles d'analyse remarquables, Auerbach met l'accent sur les conditions sociales d'un style. De l'étude stylistique il tire les processus intellectuels d'un écrivain et, au-delà, découvre l'idéologie de toute une époque, vérifiant son hypothèse d'après laquelle la représentation est liée à une conscience du monde et de l'histoire (p. 325). Cette notion affleure à chaque instant et l'on s'attendrait souvent que l'auteur allât plus loin ; par exemple, selon que l'on considère la position de détachement face à la réalité de Tacite ou celle d'intégration d'un évangéliste, nous sommes renvoyés à une anthropologie différente : pour le chrétien il n'y a plus de distinction de rang et tout homme en vaut un autre. Ou encore, à propos de la tragédie classique française, comment ne pas conclure après l'analyse d'Auerbach que la distinction style bas – style sublime correspond en réalité à un ordre social fondé sur la caste ? Dans cette voie, Goldmann parlera d'homologie entre littérature et société. Mais Auerbach se refuse presque toujours à systématiser et, résistant à l'attrait de la formule frappante et réductrice, il reste volontairement en-deça de ses intuitions.

Mimésis ne fait pas l'histoire des œuvres, encore moins celle des auteurs ; il ne résout pas toutes les difficultés et les ambiguïtés du réalisme, mais il nous rend sensibles ces puissants courants de fonds qui parcourent à travers les siècles la littérature narrative. En suivant les rapports des concepts style noble ou sérieux-réalité contemporaine, rapports d'exclusion puis finalement d'alliance, Auerbach nous fait assister à la naissance du réalisme moderne qui intègre successivement le « démonisme » social avec Balzac, l'arrière-plan historique avec Stendhal, avec Flaubert la mobilité de l'époque rendue par la diversité des points de vue jusqu'à une « représentation pluripersonnelle de la conscience » avec Virginia Woolf. Et surtout, *Mimésis* propose un modèle méthodologique où se réconcilient de façon inattendue les fins du critique et celles du romancier contemporain : « On a plus de confiance dans des synthèses obtenues par l'approfondissement d'une circonstance quotidienne que dans un traitement global, ordonné chronologiquement, qui suit son objet du commencement à la fin, s'efforce de ne rien omettre d'extérieurement important et met en relief les grands tournants de la vie pour en faire les articulations de l'intrigue » (p. 543). Le renouvellement de la compréhension littéraire par le travail sur un texte court avec l'appui de la stylistique, tel est,

encore plus précieux peut-être que ses trouvailles, l'apport de ce grand livre tonique et chaleureux. Loin de figer la réflexion, il appelle d'autres analyses qui établiront des liens, prépareront des synthèses, continueront l'aventure critique.

Roland BOURNEUF

Université Laval

□ □ □

Georges MOUNIN, **Ferdinand de Saussure ou le structuraliste sans le savoir**, Paris, Seghers, « Philosophes de tous les temps », 1968, 191 p.; **Clefs pour la linguistique**, Paris, Seghers, 1968, 189 p.

Étrange fortune de Ferdinand de Saussure, grand philologue en son temps mais « structuraliste sans le savoir », célèbre pour un livre qu'il n'a pas écrit, le *Cours de linguistique générale*, et mis en vogue par un ethnologue, Claude Lévi-Strauss, un philosophe, Maurice Merleau-Ponty, et un littéraire, Roland Barthes, dont il ne pratiquait pas les disciplines; et ce n'est peut-être pas le moindre paradoxe que de voir un linguiste tenter de lui donner sa juste place en le situant parmi les « philosophes de tous les temps ». C'est heureusement la seule ambiguïté de cette excellente introduction à l'œuvre du maître de Genève où il faut lire avec attention autant la précieuse mise au point de Georges Mounin que l'heureux choix de textes extraits du *Cours* et de ses sources. On parle aujourd'hui beaucoup de Saussure et de son œuvre, il ne serait pas mauvais de savoir avec un peu de précision de qui et de quoi l'on parle. Car si la réflexion saussurienne a généré le structuralisme actuel, Mounin fait bien voir que c'est au prix de maintes interprétations erronées. L'ethnologie, la psychanalyse, la linguistique même, ne deviennent pas structuralistes sans solliciter de façon souvent périlleuse la pensée qui les fonde. Espérons que ce livre pourra avoir du Lévi-Strauss, Lacan ou Benveniste et qu'il y a, vieille de cinquante ans, une œuvre importante que notre époque feint de pratiquer tout en négligeant de la lire.

Il en va un peu aujourd'hui de la linguistique en général comme de l'œuvre de Saussure en particulier, voilà bien une discipline dans le vent, à la pointe de la recherche en sciences humaines, à laquelle on rend hommage de partout, mais qui, utilisée à toutes les sauces, apparaît souvent mal comprise quand ce n'est pas sciemment trahie. C'est pourquoi Georges Mounin, dans ses *Clefs pour la linguistique*, ne cherche pas tant à nous donner un premier contact avec cette science qu'à la débarrasser des inexactitudes qu'une idéologie à la mode véhicule à son sujet. Il nous rappelle fort à propos que la linguistique moderne doit ses succès à une patiente attention à son objet même, le langage. Il insiste sur ce que cette attention pourrait avoir d'un peu myope par rapport aux brillantes élucubrations de la philosophie, mais signale ce qu'elle y gagne, la précision et des résultats contrôlables.

Dans une série de courts chapitres, Mounin nous présente de façon très claire les différents domaines de l'analyse linguistique et un succinct état de la recherche qui s'y effectue. Il s'agit bien entendu surtout de ce qu'on fait en France, et, dans cette perspective, il faut regretter que le chapitre sur la syntaxe n'ait pu rendre compte des travaux de Dubois, comme d'ailleurs le chapitre sur la sémantique ignore l'œuvre de Greimas. La parution récente de leurs ouvrages peut facilement expliquer ce silence, mais